

Développement : "Aller vite? Oui, mais aller où?"

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **29 (1992)**

Heft 1067

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1021674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Aller vite ? Oui, mais aller où ?»

Petit voyage dans une publication officielle qui réserve de bonnes surprises.

J'emprunte le titre de cet article à celui de l'historien burkinabé Joseph Ki-Zerbo, paru dans le numéro de novembre 1991 de la revue *ED (Entwicklung – Développement)*. Bien qu'éditée par deux administrations fédérales (la Direction de la coopération au développement et de l'aide humanitaire appartenant au Département fédéral des affaires étrangères, et l'Office fédéral des affaires économiques extérieures rattaché au Département fédéral de l'économie publique), cette revue offre d'heureuses surprises, en forme de «sciage de la branche sur laquelle on est assis», phénomène toujours réjouissant.

Heureuse découverte

Tout d'abord, je garderai une éternelle reconnaissance à *ED* de m'avoir fait découvrir Georg Christoph Lichtenberg, humoriste allemand du siècle des Lumières (1742-1799), fort prisé d'André Breton qui lui a réservé une place dans son *Anthologie de l'humour noir*. Surmontant une magnifique photographie chamois d'un énergomène qui tente de s'élever à quelques pieds au-dessus du sol grâce à un assemblage de toiles figurant une aile (photographie dépourvue, hélas ! de la moindre référence), on peut lire: «*Le monde ne doit pas encore être très vieux, puisque l'homme ne sait pas encore voler.*» Il est vrai que, depuis Lichtenberg, l'homme a fait des progrès en cette matière. Voici, pour le plaisir, et avant d'en venir à des choses plus tristes, sinon plus sérieuses, quelques aphorismes:

L'homme aime la société, quand même ce ne serait que celle d'une chandelle allumée. Cette théorie psychologique équivaut, selon moi, à celle bien connue en physique, qui explique l'aurore boréale par le reflet des harengs.

Il s'émerveillait de voir que les chats avaient la peau percée de deux trous, précisément à la place des yeux.

Potence avec paratonnerre.

A la table où l'on jouait aux dés se trouvait une grande femme maigre qui tricotait. Je lui demandai ce que l'on pouvait gagner. Elle dit: rien! et lorsque je lui demandai si l'on pouvait perdre quelque chose, elle dit:

non! – Ce jeu me paraissait très important (février 1799).

Ce rêve de Georg Christoph Lichtenberg (et il me paraît très éclairant que ce soit une femme qui réponde ainsi) trouve un écho dans l'article de Paul Watzlawick, psychothérapeute autrichien, au chapitre du «Jeu des additions nulles»: la perte d'un des joueurs signifie la victoire de l'autre, une troisième possibilité étant totalement exclue. Le gain et la perte donnent, additionnés, toujours zéro, d'où le nom de jeu des additions nulles. Seule la possibilité que l'un et l'autre des joueurs puisse être perdant (ou gagnant) permet de débloquer la situation, hypothèse envisagée dans le rêve de Lichtenberg. On voit assez l'exploitation possible de cette réflexion dans le domaine des conflits armés et de leurs solutions.

Un très beau cahier de photographies noir-blanc de Luc Chessex se niche au cœur de ce numéro, qui présente aussi, côté reconfortant, un entretien avec Ursula Koch. Invitée à décrire sa vision idéale du monde, Ursula Koch insiste sur la nécessité de redonner aux communautés humaines un tissu serré de relations sociales, à la manière des sociétés primitives. Cette continuité, cette plus grande sécurité devraient être assurées en particulier par les femmes. Conviction qui répond à l'article de Claudette Werleigh en hommage aux femmes haïtiennes, qui cherchent à créer les conditions d'un monde solidaire basé sur les «valeurs asexuées de justice et d'équité». Et Ursula Koch: «*Les utopies des femmes ne sont pas des utopies de domination. Tout y est pensé davantage sous forme de réseaux, de manière beaucoup moins hiérarchique.*»

Voyage en Catastrophie

Enfin, je suis revenue comme d'un voyage en Catastrophie de l'article d'Edward Goldsmith, écologiste et philosophe britannique, fondateur de la revue *The Ecologist*. Celui-là ne fait pas dans la dentelle: «*De la manière dont les choses se déroulent actuellement, il suffira de quelques décennies pour que[la planète] cesse d'entretenir la vie d'organismes*

complexes tels que l'homme.» Pour Goldsmith, le pouvoir économique continue de pousser le politique vers des comportements aberrants et suicidaires, dont la prise en compte des critères humains, sociaux ou écologiques est totalement absente.

Notre société industrielle est incapable de résoudre les problèmes qui menacent la survie de notre espèce sur la terre; il faut lui substituer un nouvel ordre social, basé sur notre expérience — et nous les retrouvons — des sociétés traditionnelles. Non seulement l'homme traditionnel bénéficiait d'une très grande «richesse sociale» à l'intérieur de communautés homogènes et sécurisantes, mais il possédait aussi une grande richesse écologique; pour lui, le milieu naturel était la seule source de... «revenu».

On hurlera à la régression, bien sûr. Il n'en reste pas moins que ces sociétés étaient incontestablement viables, et que nombre d'entre elles sont restées relativement stables durant des millénaires. Que restera-t-il de la nôtre? On peut légitimement se le demander: «*Le temps est venu aujourd'hui de graver sur les bouteilles de Coca-Cola les plus beaux vers des grands poètes antiques, sans quoi la science et la technique, fruits de l'émotion et de l'intelligence humaines, ne seront pas loin d'un grand coup d'épée dans l'océan.*» (Sony Labou Tansi, écrivain congolais).

Catherine Dubuis

Source: *ED*, n° 35, novembre 1991. DDA, Eigerstrasse 73, 3003 Berne.

La bonne pédale

(pi) A chacun sa recette pour réduire les déficits des collectivités publiques. S'il en est une qui ne manque pas d'originalité, c'est celle à laquelle fait allusion Olivier Chevallaz, le municipal lausannois des Finances, dans l'éditorial du dernier *Journal communal*: «*Pour rétablir un équilibre ou tenter de le rétablir, on peut agir sur le frein en matière de recettes.*» Et le magistrat lausannois de poursuivre: «*Est-ce pourtant bien raisonnable de vouloir imiter ces remarquables pilotes qui jouent simultanément des deux pédales du frein et de l'accélérateur en permanence pour "balancer" leurs bolides d'une courbe à l'autre telle une voiture ivre qui cherche sa route ?*»

Et est-ce bien raisonnable pour un ministre des Finances de se mélanger les pédales, comme on dit dans l'arrière-pays ? ■